

# La névrose infantile de la psychanalyse

DU MÊME AUTEUR

*Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse,*  
Paris, Flammarion, 2004

*Qu'est-ce que le réel ?,*  
Toulouse, érès, 2004

*Les corps angéliques de la postmodernité,*  
Paris, Calmann-Lévy, 2000

*Libido illimited,*  
Toulouse, érès, 1999

*Freud apolitique ?*  
Paris, Flammarion, 1998

*Louis du néant, la mélancolie d'Althusser,*  
Paris, Flammarion, 1998

*Ceci n'est pas un pape,*  
Toulouse, érès, 1996

*Le dénouement d'une analyse,* Paris, Flammarion, 1996

*L'exception féminine,*  
Paris, Flammarion, 1996

*L'amour à l'envers,*  
Paris, PUF, 1995

*Du bon usage érotique de la colère,*  
Paris, Flammarion, 1994

*Naissance et renaissance de l'écriture,*  
Paris, PUF, 1993

*L'ordre sexuel,*  
Paris, Flammarion, 1989

*D'une logique de la psychose,*  
Toulouse, Point Hors ligne, 1983

Gérard Pommier

# La névrose infantile de la psychanalyse

érès

## TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos.....	7
I. PEUT-ON PARLER D'UNE « NÉVROSE INFANTILE » DE LA PSYCHANALYSE ?	
Névrose infantile et traumatisme fondateur.....	19
Existe-t-il une « crise » de la psychanalyse ?.....	34
L'analyse « personnelle » est-elle une garantie de la formation ?.....	45
Après-coup du traumatisme fondateur.....	61
II. LA PSYCHANALYSE EST-ELLE UNE SCIENCE ?	
Le calcul de l'inconscient est-il « scientifique » ? .....	80
Du bon usage de l'« inconscient ».....	103
Ouverture de l'inconscient.....	113
Fermeture de l'inconscient.....	129
Nécessité d'un topos virtuel :	
le ça et la fixation du « sujet ».....	145
Formation du symptôme, écriture.....	163
L'appareil psychique et la logique.....	174
Le tourniquet du fantasme.....	186
Le réveil : qu'est-ce que la conscience ?.....	194
La répétition.....	206
III. LE DISCOURS PSYCHANALYTIQUE EST-IL « SOCRATIQUE » ?	
Acte analytique et maïeutique socratique.....	234
« Politique » de l'acte analytique et point de vue métaphysique.....	249
Perversion de la pensée Heidegger/Sade.....	267
Que veut dire « être Lacanien » à l'heure de la mondialisation ?.....	283

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Édition originale 1989  
dans la collection « Point hors ligne »

Version PDF © Éditions érès 2012  
ME - ISBN PDF: 978-2-7492-2190-8  
Première édition © Éditions érès 2009  
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse  
**www.editions-eres.com**

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.  
L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC),  
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris,  
tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

## AVANT-PROPOS

Lorsque les éditions érès m'ont proposé de republier ce livre en format de poche, j'ai eu un instant d'hésitation. Le mot est d'ailleurs faible, car j'ai réagi comme si je ne voulais plus entendre parler, moins du contenu de ce livre, dont je trouve toujours les interrogations pertinentes, que de la sorte de tourmente que sa publication provoqua. Tourmente certes locale, qui n'a concerné que quelques centaines de personnes avec assemblées générales, recours en justice, votes destinés à me bannir d'une certaine communauté. La presse aidant, les autres associations lacaniennes suivirent l'affaire non sans une jubilation certaine, bien convaincues que cela devait arriver, et m'apportant leur soutien, sans mesurer peut-être à quel point un problème identique les concernait elles aussi. D'ailleurs, la même question s'est posée depuis sous des formes si diverses – mais selon un schéma si répétitif – que ce livre vaut finalement la peine d'être réédité. Il s'agit moins de dénoncer des personnes que de mesurer des enjeux qui insistent. Ils ne seront peut-être jamais résolus, mais encore faut-il au moins savoir qu'ils existent.

Rappelons le contexte d'époque, que plusieurs historiens de la psychanalyse ont déjà rendu public, laissant dans l'ombre cette part dont la loi protège peut-être le secret, mais qui fut déterminante dans la suite des événements. Il importe peu de savoir si Lacan

écrivit lui-même la lettre de dissolution de sa prestigieuse École. Il l'a signée et lue devant l'assemblée de ses élèves. Une fois son association dissoute, il fallait écrire à Lacan pour en former aussitôt une autre. On sait quelle implacable lutte pour le pouvoir s'ensuivit, chacun des chefs de groupe qui s'y livrèrent étant sans doute persuadé qu'il agissait au nom de l'intérêt supérieur du lacanisme. C'est que les associations de psychanalystes ne sont pas des associations de psychologues – mais qu'elles sont profilées *pour* la psychanalyse, qui n'y progresse qu'à contre-courant de la vie de groupe et pour une bonne part grâce aux conflits eux-mêmes – les luttes fraternelles rendent jusqu'à un certain point intelligent ! C'est dire par conséquent que les membres de ces associations ne sont pas du tout aidés par leur analyse dans leur vie collective, et qu'ils se comportent entre eux avec aisance comme des chiffonniers, spécialement à l'heure de la débâcle. De quelle débâcle s'agissait-il, sinon de celle du transfert ? C'était bien, et c'est toujours le problème, dont il faudrait comprendre les ressorts, résistant à de longues analyses qui, si elles forment de fins cliniciens, produisent souvent en même temps des sectateurs obtus, dont l'horizon théorique ne dépasse pas celui de ce fameux transfert, qui n'élucubre sempiternellement que ce qui le justifie. Les raisonnements sonnent juste alors qu'ils sont seulement vrais : ils énoncent la vérité de l'amour, cherchant à s'abriter derrière toute sorte de rationalisations, voire quelques mathèmes.

Pour ma part, et sans prendre le temps de raisonner, j'avoue avoir fait ce choix : j'ai opté sans plus réfléchir pour l'association où Lacan vivant se trouvait, lui et quelques autres personnes que j'aimais aussi. Sans doute ma propre névrose infantile m'a-t-elle guidé, il faut le reconnaître, mais n'était-elle pas la règle ? Freud lui-même avait eu l'idée de dissoudre régulièrement l'IPA, afin d'obliger ses élèves à renouveler leur allégeance à sa personne en mettant au second plan les divergences, théorique ou autres. Il fallait se mettre

en rang sous le joug du transfert donc. J'avais tout de même – moi aussi – quelques justifications pour faire un tel choix : l'association où se trouvait Lacan n'était-elle pas celle qui allait pouvoir prétendre à une légitimité ? Et je continue de penser qu'il aurait été préférable que les lacaniens aient fait la même option, plutôt que de se laisser disperser. Hélas, leur majorité se trouvant désormais ailleurs que dans l'institution où était Lacan, et une fois ce dernier décédé, l'axe du pouvoir prit peu à peu, puis plus vite, un autre formatage. Désormais l'amour de Lacan devait se déplacer ou disparaître.

C'est en réfléchissant à ces circonstances que ce livre fut écrit, car l'attention était immanquablement attirée par les répétitions qui se produisaient entre la transmission de la psychanalyse du temps de Freud, et celle qu'avait su renouveler Lacan. Y avait-il à un problème de structure, un empêchement dans des histoires de famille, qui maintenait la psychanalyse en dessous du niveau de son universalité ? Bref, les psychanalystes étaient-ils à la hauteur de la psychanalyse, tout du moins dans leur manière groupale de promouvoir une discipline qui se défendait en quelque sorte sans eux ? Pourtant, les moyens de circonscrire le problème étaient à disposition. Le transfert, avait fait remarquer Lacan, se fonde sur un sujet Supposé au Savoir. L'analysant suppose que l'analyste sait quelque chose de son inconscient, et en essayant de le deviner, il finit par le trouver. Mais de quel savoir s'agit-il, sinon d'un savoir refoulé à cause d'un traumatisme sexuel ? Et pourquoi l'analysant le découvrirait-il, sinon parce que le transfert à l'analyste lui-même *répète* un tel traumatisme ? La rencontre avec un psychanalyste provoque un choc. C'est une sorte de traumatisme blanc, qui convoque dans sa vacuité la masse des traumatismes du passé, pouvant ainsi se subjectiver un par un, desserrant le corps de ses emprises symptomatiques, mémoire de l'inconscient traumatique. Restera le dernier problème, celui de dénouer cette névrose de transfert. Comment cesser d'être analysant ? Débarrassés de leurs angoisses

liées au retour de l'infantile, la plupart des patients enchaînent sur leurs amours et leurs travaux actuels. Mais certains ne voient pas d'autre issue à leur situation d'analysant que de devenir analystes à leur tour. L'analysant traumatisé n'imagine pas d'autre issue que de devenir traumatisant à son tour, c'est-à-dire de s'installer analyste, selon cette voie secrète de transmission de la psychanalyse qui risque de l'enfermer à jamais dans la névrose infantile. Car c'est le propre de la névrose infantile de rester dans cette sorte d'amour blanc, dans ce familialisme indéfini, qui ne trouvera plus sa légitimité que dans un recours tyrannique au père. Cette dimension amoureuse de la transmission de la psychanalyse existait déjà du temps de Freud, lui qui n'hésita pas à mettre la bague au doigt de ses principaux élèves. Dimension amoureuse sans conséquences sexuelles, endogame donc : c'est-à-dire, oui familiale.

C'est cette dimension familiale – qui n'est pas sans rapport avec une sorte de transmission du pouvoir pharaonique – que j'ai examinée dans l'un des chapitres de ce livre. Il n'en a pas fallu davantage pour que – à l'occasion d'un congrès – cet ouvrage soit interdit à la vente par ceux qui se sont sentis concernés, et retiré autoritairement des tables de la librairie. Il est toujours périlleux d'interroger les pouvoirs d'une institution aussi vénérable que la famille, et j'aurai dû me soumettre. Mais la colère, mauvaise conseillère, m'a débordé, et bien malgré moi, tout en essayant de me retenir, j'ai renversé les unes après les autres les tables de cette librairie. Non sans un grand soulagement, je l'avoue. Il s'en est suivi tout ce tintouin, les assemblées générales décidant mon exclusion à l'unanimité, moins les quelques personnes que j'aimais qui, par chance, me le rendaient bien. Exclu pour un acte sans tenir le moindre compte de ses causes, j'ai ainsi goûté un délicieux frisson socratique. Ultérieurement, cette décision a été invalidée par la Justice. Enfin, pour clore cette partie, mon exclusion a été renouvelée sous une autre forme. J'étais à la rue : je n'avais d'ailleurs plus rien à

faire en ce lieu, on s'en doute. Je dois quand même ajouter que, depuis cette date, et en dépit de l'impressionnante grégarité des votes, il ne m'est jamais arrivé de croiser l'un des membres de cette école sans qu'il me salue chaleureusement. C'est comme si une page avait été tournée, et qu'au fond, on s'était bien amusé.

Mais la page n'était pas tournée et il demeurait un problème qui n'aurait sans doute pas beaucoup d'importance dans n'importe quel type d'institution humaine, où un responsable, une hiérarchie, des rivalités, des martyrs, font partie du jeu. En revanche, ce sympathique appareil est-il vraiment adéquat à la formation des psychanalystes ? En principe, non, puisque les analystes se « forment » en quelque sorte par surcroît du surcroît thérapeutique. Ils commencent par soigner leurs névroses – avant d'être brusquement saisis par l'envie de soigner celles des autres, ce qui n'est pas forcément très bon signe. Car après tout, ce désir samaritain de s'occuper des problèmes d'autrui peut leur venir le jour où ils rencontrent des difficultés à s'analyser eux-mêmes : ils continuent leur analyse sur le dos de leurs analysants, dans une sorte d'identification à l'analysant en somme. Il arrive d'ailleurs que ça ne marche pas trop mal jusqu'à un certain point. Mais un analyste qui est ainsi brusquement passé à l'acte reste lui-même un incurable, toujours en ce mi-chemin où il est en réalité dans la dépendance de ses patients qui, pour certains, peuvent s'en tirer mieux que lui.

Comment éviter un tel embourbement ? C'est à l'analyste du futur analyste de faire en sorte qu'il ne se laisse pas prendre à ce piège de la répétition, certes d'abord euphorique (« ça y est ! je me suis acheté un divan et j'ai déclaré mes activités au fisc ! »). Qu'il se rende au moins d'abord vaguement compte des attaches œdipiennes de son désir d'être analyste, avant de s'embarquer ! On voit que l'institution n'a pas grand-chose à faire dans une telle « formation », elle qui demanderait plutôt une conformité à sa *doxa* et un respect de sa hiérarchie. Son discours est en somme le

contraire du discours analytique. En prenant la mesure de l'ampleur de ce problème, Lacan proposa, on le sait, un dispositif qui, en cherchant à réduire l'obstacle institutionnel, avalisait néanmoins dans un relatif après-coup le passage de l'analysant à l'analyste. Pour avoir participé à plusieurs de ces dispositifs de « passe », et même s'il est frappant de constater que les candidats essaient de se conformer à ce qu'ils pensent que l'on attend d'eux, il est certain que ces sortes de témoignages, ou d'épreuves initiatiques, ont une grande importance pour celui qui s'y soumet. Mais je ne saurais dire de quoi il s'agit exactement, dans cette sorte de deuxième tour sur un trajet déjà accompli, tout du moins lorsqu'il n'est pas confondu avec la fin de l'analyse (qui présente un autre problème).

Quoi qu'il en soit, l'institution elle-même regroupe en son sein des analystes mais une fois qu'ils ont déjà été formés selon ce pas singulier, et comme ces derniers se demandent ce qu'ils fabriquent exactement, ils se mettent au travail, confrontant leurs « théories spontanées » – à celles de leurs collègues, de même qu'à celles des classiques de la discipline (Freud, Lacan, Winnicott, etc.). Car dans la pratique, cela se passe comme ça : ce sont des sortes de « théories spontanées » qui orientent l'acte analytique, ou même l'acte fuse tout seul, avant qu'on ait eu le temps d'y penser. Il vaut donc mieux disposer d'un lieu – équivalent à une société scientifique – pour réfléchir à ce qui se passe, pour discuter de ses recettes de cuisine. Pour la cuisine, il y a l'expérience accumulée de ceux qui ont de la bouteille : ce sont ceux qui, à juste titre, tiennent un rang reconnu dans une hiérarchie. Il faut donc savoir à cet égard s'accommoder de cette cuisine, avec ses chefs cuisiniers, ses marmitons, etc. Et ce laboratoire culinaire peut aussi servir à représenter la psychanalyse dans la société – tant que de besoin – sait-on jamais, cela peut être utile pour aller discuter dans les ministères, les ambassades, les tribunaux, etc.

La description qui vient d'être faite explicite pourquoi d'un côté l'Institution contrarie la formation du psychanalyste, alors que d'un autre côté elle est irremplaçable. Il est légitime que ceux qui ont davantage d'expérience la transmettent d'une place reconnue, mais d'un autre côté, le pouvoir contrarie le discours analytique. Ce tableau raisonnable des avantages et des limites des associations freudiennes correspond-il à la réalité ? Pas vraiment, car ce n'est pas comme cela qu'elles se sont construites. Des analystes déjà formés ne se sont pas regroupés pour travailler ensemble, dans des sortes de sociétés des égaux, animées par des ambitions scientifiques et des idéaux de progrès. L'institution psychanalytique a une histoire dont le premier pas a été marqué par le traumatisme du transfert. Ceux qui se sont regroupés ont comme première caractéristique d'avoir subi la même histoire traumatique ensemble, à commencer par les premiers élèves de Freud, le reste de la horde suivant selon une répétition élargie. Jusqu'à aujourd'hui, ceux qui ont suivi le même destin transférentiel se retrouvent dans les mêmes associations, le plus souvent celles de leurs analystes. Ceux qui fondent de nouveaux groupes ont souvent pâti des mêmes avanies de concert. C'est bien une sorte de peste qui s'est répandue de proche en proche, au même rythme que la transmission de la psychanalyse. De l'extérieur, cela ne se voit pas. La violence de la progression reste parfaitement invisible du point de vue du savoir et des idées de la psychanalyse. Ces dernières demeurant toujours hégémoniques dans la culture, en dépit de toutes les résistances que l'on voudra. Ce ne sont pas ces attaques qui menacent la psychanalyse, mais cette peste elle-même. En effet, elle efface ses traces au fur et à mesure qu'elle progresse. Au fur et à mesure qu'il se soigne, un analysant oublie les liens de causalité de ses refoulements, de sorte qu'il ne se souvient que de la singularité de son histoire aux dépens de sa généralisation, c'est-à-dire de la scientificité. Cette répétition du trauma au cœur de la formation lui donne une

orientation si singulière que nombre de psychanalystes eux-mêmes doutent de sa scientificité. Ce sont bien eux qui la menacent ! Car si la psychanalyse court un risque, c'est celui d'être rejetée au rang d'une pratique magique. Il est vrai que chaque histoire d'analysant est singulière, mais plusieurs histoires mises en série révèlent des régularités qui permettent de décrire des communautés de symptômes, de faire des diagnostics et des pronostics, de savoir à l'avance par exemple que le contenu manifeste d'un rêve programme un contenu latent. Bref, que pour qu'un analysant suppose un savoir à son analyste, il faut bien qu'un tel savoir fonctionne. De sorte que récuser la scientificité de la psychanalyse au nom de la singularité, c'est encore une fois s'identifier à l'analysant qui ne veut surtout rien savoir, qui refoule le plus longtemps qu'il le peut, et ensuite oublie tout aussitôt. C'est par cette voie retorse que la guérison arrive sans avoir la moindre idée de ce qui s'est passé. N'est-ce pas encore une fois un problème de névrose infantile ?

I  
PEUT-ON PARLER  
D'UNE « NÉVROSE INFANTILE »  
DE LA PSYCHANALYSE ?



Le « complexe d'Œdipe » manifeste ses effets sous la forme de symptômes longtemps après sa formation. La « névrose infantile » se déploie entre un premier trauma, celui qu'occasionne l'amour du père, et l'événement psychique grâce auquel cet amour se perd. Comment s'effectue cette sortie de la maison paternelle, cette fin d'une phase de latence – qui passe parfois pour un vert paradis ? N'est-ce pas en accomplissant un deuil que la névrose proprement dite commence ?

Dans ses *Remarques sur Œdipe*, Hölderlin cherche à définir ce qui fait la césure tragique de la pièce de Sophocle. C'est, écrit-il, l'insoutenable accouplement avec le divin, ce moment où le « ... devenir Un illimité se purifie par une séparation illimitée ». N'est-ce pas ainsi que l'on peut évoquer le moment où il faut quitter l'espace paternel ? Si l'on suit encore un instant Hölderlin, le moment du détournement n'est pas celui du reniement, mais au contraire celui de la fidélité à un père qui s'est déjà montré infidèle :

« ... car l'infidélité divine est ce dont nous devons nous souvenir. En un tel moment, l'homme oublie, il s'oublie lui-même et il oublie Dieu, et il fait volte-face, sans se dérober à l'amour, comme un traître. À la limite extrême du déchirement, il ne reste en effet plus rien que les conditions du temps et de l'espace. »

Cette pensée si aiguë semble faite pour évoquer le moment contradictoire de volte-face du trauma, où la fidélité n'est jamais aussi forte qu'à l'instant de l'oubli. Elle parle de ce moment de détournement catégorique, de cet impératif auquel l'homme doit se plier, celui de la séparation. Être fidèle veut dire garder sa fidélité

à l'infidélité divine, et c'est ce sentiment, maintenu malgré tout, qui fonde la loi tragique. La solitude de l'action humaine s'étend dès lors dans l'oubli de Dieu, dont l'homme se souvient, amour dès lors porté moins vers l'oublié que par l'oubli lui-même.

Cependant, pour qu'un deuil puisse commencer, pour que ce temps de l'action oublieuse et fidèle débute, il faut des conditions particulières. Comment se dégager de l'image paternelle, tant que l'événement psychique qui précipite vers cette issue ne se produit pas? Et quand bien même se produirait-il, si rien ne permet de le symboliser, n'existe-t-il pas un danger de retomber dans la névrose infantile? On essaiera de montrer qu'il risque d'en aller ainsi pour la psychanalyse: si elle ne peut se symboliser à la manière d'une science, n'est-ce pas seulement la figure du fondateur qui fera loi muette, référence sacrée, où chacun puisera ce qu'il veut, à commencer par la force que lui donne un amour indivis?

Cent ans après Freud, les psychanalystes doivent encore traverser cet espace enamoré, sans que l'on puisse savoir s'il s'agit d'un fait de structure (comme sembleraient l'attester l'histoire de la découverte freudienne et les modalités de sa transmission) ou bien seulement d'un moment de gestation.

## *NÉVROSE INFANTILE ET TRAUMATISME FONDATEUR*

Quel est le traumatisme qui intéresse le psychanalyste, sinon celui de l'amour? Sans doute est-ce un paradoxe que de comparer l'amour à un événement violent, mais n'est-ce pas ce qui arrive lorsque celui que l'élan du cœur appelle est un séducteur qui se dérobe? C'est le cas pour la fille qui se tourne vers son père, dans l'espoir qu'il la dégagera de la chose trop grande que sa mère exige d'elle. Elle espère qu'il la sauvera de l'angoisse de la castration maternelle, mais si elle se tourne ainsi vers lui, c'est pour ses attributs virils, et pour se sauver d'un mal, elle en rencontre un autre en risquant la séduction. Dans l'angoisse, plutôt que d'affronter la demande maternelle, elle préférera pourtant inventer s'il le faut, la fiction d'un père violeur, premier mensonge d'un père séducteur, qui malgré tout la sauve. Et il en va de même pour le garçon, féminisé, castré, par son propre appel au père.

Ce premier amour est d'autant plus traumatisant qu'il engendre lui-même la méconnaissance du trauma. Il n'existe pas d'autre moyen de concilier la séduction et le fait qu'elle soit salvatrice. Mieux vaut ne rien savoir du trauma, et continuer d'aimer! Cette méconnaissance, Freud l'appelle «Inconscient», dans sa première théorie du traumatisme sexuel hystérique. Ce qui est

inconscient, c'est le motif de la fiction, c'est-à-dire l'inceste, et son moyen, la séduction paternelle.

Le traumatisme s'ignore, l'amour le couvre, tout du moins tant que la séduction qu'il comporte reste sans effet. Il n'apparaît que lorsque la séduction devient en quelque sorte opérationnelle, à la fin de ce qu'il est convenu d'appeler la phase de latence (lorsque la névrose infantile arrive à son terme). Classiquement, la phase de latence se termine lorsque la vie sexuelle devient possible, au moment de l'adolescence. Il est pratique d'imaginer que ce sont des changements physiologiques qui ont cette conséquence, et l'on oublie ainsi trop vite « l'événement psychique » que cette mutation représente. En effet, la physiologie est seulement une occasion de l'événement psychique, qui ne se produit d'ailleurs pas nécessairement. Ce retard de l'événement peut freiner considérablement la mutation physiologique, comme c'est le cas de jeunes filles dont les règles surviennent tardivement. Et la physiologie peut aussi se modifier, sans être l'occasion de l'événement psychique.

En quoi consiste cet événement, éventuellement signifié par la physiologie ? Il marque la fin de la phase de latence et ce passage à la névrose adulte, le plus souvent manifesté par la précipitation de symptômes. Si la séduction se concrétise, comme l'anatomie le permet désormais, cela n'impliquerait-il pas immédiatement une sorte de réalisation d'un fantasme meurtrier à l'égard du père ? En effet, si le père, ou un homme qui lui ressemble, séduit sa fille, il disparaît comme père, car l'acte de séduire sexuellement est incompatible avec la paternité. Séduire est donc meurtrier, tout du moins tant que la figure du père et celle de l'homme restent conjointes (et tous les hommes ne se ressemblent-ils pas quand ils désirent ?). Plaire est coupable, et si la réussite de cette entreprise annule un père, il faudra faire son deuil de ce dernier.

Mais c'est alors la possibilité même du deuil qui est questionnée. Car comment enterrer ce mort,

qui est seulement ce père de la fiction, que l'amour fera toujours renaître, à chaque fois que la séduction l'abattra ?

Cette jeune femme est fascinée depuis longtemps par ce qu'il est convenu d'appeler un « souvenir-écran ». Il s'agit de l'un de ses tout premiers souvenirs : « Elle a 3 ans. Son père la prend en photo, et juste au moment où il appuie sur le déclencheur, il tombe en arrière dans un trou. »

Cette scène permet de représenter le moment où son père la « prend », au sens où la photo met en valeur le moment d'une séduction, et aussi celui où cet homme disparaît parce qu'il a agi ainsi. Elle associe son souvenir avec un film de Jean Cocteau, intitulé *Les poètes ne meurent jamais*. Une séquence de ce film l'a particulièrement frappée, celle où les poètes sont abattus et tombent justement en arrière. Ils se relèvent d'ailleurs tout aussitôt, d'une manière qui l'a beaucoup impressionnée : *sans plier les genoux*. Or, dit-elle, les poètes ne peuvent se relever de cette façon qu'en suivant un trajet exactement inverse à celui d'une chute, ou, en effet, et comme son père le faisait, on peut tomber sans plier les genoux. Cette association n'indique-t-elle pas que le père se relèvera tout aussitôt de la chute, subie du fait de la séduction ?

Ainsi, rien ne pourra définitivement symboliser cette perte, et le deuil est ce qui reste en souffrance, tout du moins tant qu'un événement – celui du traumatisme – ne vient pas lui donner consistance. À vrai dire, ce n'est pas tant que l'événement en lui-même serait si traumatique, c'est plutôt qu'il vient prendre sur lui toute la charge du deuil impossible. Dans l'après-coup du conflit névrotique de l'amour, qui est resté inaperçu, inconscient, un événement vient cristalliser une douleur jusque-là muette, s'ignorant elle-même.

Le ravage d'une passion impossible peut constituer un tel événement ; cette jeune femme, par exemple, aime un homme qui la quitte dans des conditions foudroyantes : il s'en va devant elle avec l'une de ses

amies. Elle en reste pétrifiée pendant plusieurs mois, jusqu'au jour où elle fait un rêve dans lequel elle voit la scène du départ de son amant. Elle regarde l'événement tout en mangeant de la viande rouge, plat qu'elle a plutôt en horreur... contrairement à son père qui en raffole: elle s'identifie donc à lui devant cette scène, dans un mécanisme classique de deuil. (Dans le deuil, il peut y avoir une identification partielle à l'une des qualités du disparu – ici le goût de la viande rouge – afin de le garder ainsi vivant.) On dira donc que cet événement aura été traumatique, au sens où il a cristallisé le deuil du père, jusque-là jamais symbolisé, ni pensé, ni pensable. Car comment imaginer que l'amour puisse être meurtrier ?

« L'événement psychique » n'est pas une pure et simple répétition: grâce à lui, un élément de savoir supplémentaire fait du drame œdipien un trauma, bien que le souvenir de ce conflit reste occulté par l'amour. Ainsi, un événement actuel va-t-il paraître traumatisant, voire insurmontable, parce qu'aucune commune mesure n'aura été établie entre lui et le drame oublié.

Cette notion d'un événement psychique qui ne répète pas un trauma antérieur, mais au contraire le révèle, est essentielle dans la technique analytique. Grâce à elle, on peut comprendre pourquoi Freud remarquait qu'il était nécessaire de reconstruire les événements de la toute petite enfance pendant la cure. En effet, en considérant ce qu'il peut y avoir de traumatisant dans des circonstances parfois récentes, il est souvent possible de conjecturer avec une marge d'erreur réduite ce qui a pu se passer à un âge précoce. La logique de certains faits traumatiques (récents) est parfois si rigoureuse qu'ils ne peuvent s'éclairer que par un seul événement précis, qui se trouvera, à un moment donné, vérifié, alors qu'il est presque insensé de penser qu'il ait pu s'en effectuer la moindre mémorisation. Lorsqu'une éventualité aussi peu plausible est évoquée, il est d'usage de l'édulcorer, en ajoutant que ce que l'on obtient de cette façon concerne essentiellement la

vérité anhistorique du fantasme. Toutefois, lorsqu'une analyse est suffisamment approfondie, et à condition que les faits puissent encore être vérifiés matériellement, c'est bien une vérité historique que l'on obtient.

C'est, par exemple, le cas pour cette patiente qui, à l'occasion de son analyse, se décidera à partir pour les États-Unis où elle rencontrera son père, qu'elle n'avait pas revu depuis sa première année. Cet homme était soldat de l'armée américaine en Europe lorsqu'elle fut conçue. Un an après sa naissance, il divorce, puis rejoint son pays. Avant de commencer son analyse, il ne lui était jamais venu à l'esprit qu'elle pouvait revoir ce père, persuadée qu'elle était qu'il l'avait abandonnée. Et que par conséquent, elle se trouvait pour toujours dans une relation aussi conflictuelle qu'angoissante avec sa mère.

L'assurance d'avoir été abandonnée fait déjà partie du matériel analytique, et comme je lui demande ce qui lui donne une telle certitude, elle pense brusquement à une confiance de sa mère: cette dernière avait fait une tentative de suicide peu avant le divorce. En relatant la version maternelle, elle en perçoit soudain l'incohérence: pourquoi, en effet, celle-ci aurait-elle cherché à mettre fin à ses jours si, comme elle l'avait prétendu, c'était seulement parce qu'elle n'aimait plus son mari? En ce cas, il lui aurait été suffisant de le quitter. Sa mère lui avait donc menti, elle devait encore aimer cet homme au moment de son acte désespéré, et c'est lui qui, au contraire, ne l'aimait plus... il devait aimer une autre femme! La situation à laquelle elle avait toujours cru se trouvait ainsi retournée.

Mais, maintenant, qui pouvait bien être cette autre femme que son père avait pu aimer au point de divorcer? Il paraîtrait impensable que ce qui l'avait jusqu'alors amenée à accrédi-ter la version maternelle, était la croyance inavouée que l'autre femme, l'aimée responsable du divorce, c'était *elle-même*. Et pourtant comment se fait-il qu'elle ait accrédi-té pendant plus de vingt ans le mensonge de sa mère, de même que

pourquoi, actuellement, ne pouvait-elle laisser passer plus de quelques jours sans lui téléphoner, et lui rendre compte de sa vie intime, sinon parce que, par-devers elle, elle portait encore la responsabilité de la séparation de ses parents? Aussi petite qu'elle ait été, c'était elle que son père avait préférée, car son amour sexuel avait dû pencher vers la fille plutôt que vers la mère.

Quoi qu'il en soit, en ce point de l'analyse, elle entreprend des recherches, organise un voyage aux USA, et rencontre ce père, remarié depuis longtemps et menant une vie tranquille dans une ville de province. Ce n'est pas l'Amérique qu'elle découvre, mais son propre désir; aussi la rencontre avec cet homme et sa famille se déroulera-t-elle avec le plus grand naturel, et comme s'ils s'étaient quittés la veille.

Quoi de plus simple que cet événement, maintenant que le ressort de ce qui la tenait éloignée s'est détendu? Rendue à ses occupations parisiennes, elle téléphonera régulièrement à ce père qui est désormais l'un des lieux conscients de ses pensées intimes. C'est à l'occasion d'une de ces conversations téléphoniques que se produit l'événement psychique, c'est-à-dire ce savoir nouveau qui, survenant, vient transformer en traumatisme ce qui avait si rapidement banalisé. Quelques semaines s'étaient écoulées depuis sa dernière conversation téléphonique avec son père. Elle ne l'avait pas rappelé, préoccupée qu'elle était pendant cette période par différents événements de sa vie amoureuse, qui l'amènent d'ailleurs à remarquer que c'est toujours elle qui doit faire la plus grande partie du chemin, de même que c'est elle aussi qui a dû se rendre aux USA, de même enfin que c'est encore presque toujours elle qui téléphone outre-Atlantique.

Elle appelle donc son père dans cet état d'esprit plutôt revendicatif, et, malgré le ton anodin de la conversation, elle en tire la certitude que son père la délaisse et se moque d'elle. En effet, un détail de l'entretien l'a frappée: son père a fait une certaine allusion à sa femme, comme s'il voulait justifier ainsi

son silence, et elle a la conviction que cette femme est jalouse d'elle. Or, ces deux pensées sont contradictoires, car si l'épouse de son père est jalouse comme une femme peut l'être d'une de ses semblables, cela veut dire que son père ne se moque pas du tout d'elle, bien au contraire. Si son père la délaissait, comme elle le prétend, son épouse n'aurait aucune raison de la jalouser. Cette communication téléphonique la laisse dans un état de grande colère qui l'empêche de dormir. Puis, après quelque temps d'angoisse, l'élément de savoir supplémentaire apporté par cette conversation se dégage: la pensée d'avoir été abandonnée par son père lui sert à se déclarer non coupable auprès de son épouse légitime! Et si elle a besoin de se déculpabiliser de la sorte, c'est parce qu'il doit exister une culpabilité antérieure à celle-ci, concernant cette autre épouse de son père qu'a été sa mère. Elle découvre donc une faute qui lui revient en propre, bien qu'il soit exorbitant de qualifier ainsi le fait innocent d'avoir été aimée à un âge aussi tendre. (Péché d'être aimé et désiré, qui fait l'humain coupable à peine voit-il le jour.) Sa mère ne la tient-elle pas d'ailleurs à sa merci, grâce à cette faute, puisqu'elle n'a pas manqué de lui faire savoir qu'elle a failli en mourir?

Jusqu'alors, la faute était attribuée au père, et son renversement, grâce à la contradiction entre jalousie et abandon, pourrait ressembler à une construction un peu rapide. Le rêve suivant, qui survient quelques jours après la conversation téléphonique, permet pourtant de mesurer l'ampleur de ce renversement: « Elle aperçoit des récipients qui ont été volés et mis sous cadenas. Au même moment, quelqu'un lui parle de son père, en lui disant que c'est un leurre. »

Qu'est-ce que ces récipients?... « Ce sont de petits vases... non, ce sont des sortes de tasses... non, voilà, ce sont des coupelles... j'ai dit *petits vases* parce que cela me fait penser à mes seins, que j'ai toujours trouvés insuffisamment développés. J'ai souvent pensé qu'il me manquait quelque chose pour être une femme... »

répète alors le signifiant *coupelle* (coupe elle), redite utile (bien qu'elle soit un peu lourde), puisque la rêveuse ajoute aussitôt: «J'ai parfois pensé que je les avais empêchés de pousser, ce qui est curieux, parce qu'en même temps, c'est à l'éloignement de mon père que j'attribuais certains défauts de ma féminité.» Il semble se dégager maintenant une culpabilité qui lui revient en propre, puisque, dans son rêve, quelqu'un vient lui souffler que ce père n'est qu'un leurre.

Certaines associations du rêve permettent de s'assurer de cette conjecture: les coupelles sont situées hors de sa portée grâce à un cadenas particulier, qui lui évoque sans erreur possible le cadenas de la cave de sa maison d'enfance. Dans cette cave, les enfants se réunissaient en secret, afin de procéder au délicieux «jeu de la fourmi». Après un tirage au sort complexe qui permettait d'innocenter tout le monde, une malheureuse victime devait recevoir devant l'assistance une sévère fessée. Le «cadenas» laisse d'autant moins de doute sur la culpabilité et le sens sexuel, qu'une autre chaîne de pensée réunit le «leurre» du père à une scène de séduction.

Mais n'est-ce pas finalement trop, et ne vaut-il pas mieux nier en bloc tous ces indices? «C'est vous qui m'avez amenée à dire tout cela. En fait, ce n'est pas du tout clair... sans vos questions, jamais je n'aurais parlé de la cul..., je veux dire de la culpabilité.»

Il existe ainsi un passage entre la névrose infantile et l'état adulte, dans la suite d'un événement d'autant plus incompréhensible qu'il tire sa puissance d'un passé oublié. À cet instant, c'en est fini de rire, de demander pardon, et de poursuivre les jeux qui permettent de reculer l'instant de découverte d'un savoir sans mots. «Adulte» est un terme plutôt normatif; il qualifie moins la fin de l'adolescence que l'état succédant à l'événement qui met fin au polymorphisme pervers de l'enfance.

Ce terme peut survenir précocement ou tardivement: cette jeune femme, par exemple, mène jusqu'à

40 ans une vie échevelée, traversant la vie comme un rêve se traverse. Elle a plusieurs maris, divers amants, quelques enfants, et pourtant rien ne l'a jamais satisfaite, autre chose survient toujours, qui la soustrait à ce qu'elle fait et au lieu où elle se trouve, comme si tout ce qui lui arrivait se produisait hors de sa portée, et comme si la succession des événements se déroulait dans une vie qui n'était pas la sienne. Rien ne la concerne, et elle peut tout quitter d'un jour à l'autre, comme elle l'a d'ailleurs toujours fait. C'est encore à cause de ce manque de prise sur sa propre vie, et de l'alcoolisme qui en est la conséquence, qu'elle viendra me voir pour la première fois. Ce vide de l'existence, cette incapacité d'aimer comme celle de souffrir, de faire un deuil ou de jouir, est encore autre chose que l'angoisse. Il prolonge seulement le malheur qui est propre à l'enfance.

Pendant leur phase de latence, les enfants sont-ils à même de se rendre compte qu'ils aiment quelqu'un, ou de faire un deuil? Sans doute est-ce pourquoi les adultes ont l'intuition qu'ils ne comprennent pas ce qui se passe devant eux, de même que cet état est à l'origine d'un «malheur de l'enfance» d'autant plus insidieux qu'il s'ignore lui-même.

L'événement psychique de cette analysante se produit lorsqu'elle rencontre un homme marié. Il lui promet qu'il va divorcer et l'épouser. En fait, rien de tout cela ne se réalisera, et la femme de cet homme viendra la bafouer dans un lieu public. Pour la première fois, elle éprouve une douleur violente, et pour la première fois aussi, elle connaît un orgasme avec cet homme qu'elle revoit encore à quelques reprises. Puis les rencontres s'espacent, et elle reste confrontée à une souffrance dont je ne saurais la débarrasser, car, comme elle le dit, c'est la première fois qu'il lui arrive quelque chose de normal. Le vide de son existence a pris fin en effet, même si le plein qui vient succéder à ce vide est d'abord celui de la douleur.

L'événement qui, dans l'après-coup, fait du conflit névrotique un traumatisme peut être très variable ; il

peut donc s'agir d'une passion malheureuse, aussi bien que, par exemple d'un viol, ou d'un avortement, même souhaité, puisque ces actes annulent un homme dans sa fonction paternelle. Mais pourquoi un événement, que l'on peut considérer par ailleurs comme « historique », au sens où la mémoire collective le retient, ne pourrait-il pas avoir la même fonction ? Les camps de concentration, ou la torture, peuvent être traumatisants, au sens psychanalytique du terme, s'ils viennent mettre en scène et cristalliser ce qu'il y a d'interminable dans le deuil paternel.

Et il en va sans doute aussi de la sorte, lorsque le tortionnaire incarne une figure de la paternité, ce qu'il peut aisément faire, puisque le premier amour pour le père a été, toutes proportions gardées, torturant. La révélation du trauma tourne ainsi autour d'une figure, celle du persécuteur, et le deuil impossible fait la fixation de ce trauma. C'est par la grâce de l'amour, de ce qu'il occulte, que l'image du persécuteur restera ancrée dans la mémoire, ressurgissant à chaque fois qu'un signifiant l'évoquera – signifiant tabou au sens freudien du terme. Un événement de l'histoire peut ainsi nourrir indéfiniment l'impossibilité du deuil.

Les camps de concentration, ou la torture, représentent des cas extrêmes de fixation du trauma. Et « l'événement historique » peut avoir une allure plus banale : dans la vie sociale de tous les jours, chacun peut s'affronter, à un moment ou à un autre, avec une figure persécutrice, chef de bureau, administration anonyme, potentat local dont la rencontre peut devenir traumatisante, si elle évoque le conflit névrotique.

Aussi graves soient-ils, les événements qui tombent dans l'ordinaire de la vie psychique peuvent un jour être oubliés. Mais comment pourrait-il en aller ainsi lorsqu'une réalité historique vient brusquement cristalliser le traumatisme ? En effet, ce n'est pas que l'histoire viendrait faire retentir et doubler une réalité psychique indépendante d'elle, puisque l'événement historique vient constituer le temps subjectif lui-même. Lorsque

le trauma s'est cristallisé grâce à telle circonstance pour un sujet donné, la réalité historique est alors sa réalité psychique, et il ne saurait y en avoir d'autre, car il n'y a pas de sujet sans histoire.

La question du deuil tourne alors en rond, non pas parce que le traumatisme serait trop grand, mais parce que cet événement est fondateur de l'inconscient, au sens où c'est lui, et pas un autre, qui a donné corps au conflit névrotique. Le traumatisme qui s'est produit était peut-être accidentel, mais une fois présent, il n'a plus rien d'accidentel. Il reste incontournable. Est-il alors aussi impossible d'en finir avec le deuil qu'avec l'inconscient ?

Dans le livre *Exil et torture*, Maren et Marcelo Viñar apportent un témoignage sur les épreuves épouvantables qu'ont dû traverser les Uruguayens pendant la dictature militaire. Outre son intérêt historique, ce livre attire l'attention, parce qu'il est écrit par des psychanalystes qui nous apprennent dans quelle mesure il est décent de parler, et encore plus, d'interpréter de telles épreuves.

À la première lecture du chapitre intitulé « Pedro ou la démolition », on croit concevoir facilement comment celui qui subit la torture finit par céder, et se trouve moralement détruit.

Mais n'est-ce pas comprendre un peu vite ? Sans aller jusqu'à l'expérience de la torture, ne connaissons-nous pas autour de nous des personnes qui ont cédé à des pressions, et qui se sont finalement trouvés d'excellentes raisons pour le faire ? Bien qu'elles aient parfois ainsi renié leur passé, elles n'en ont nullement été « démolies », comme c'est le cas dans l'exemple cité. Il faut donc suivre de plus près la démonstration de l'auteur qui décrit l'instant de la torture comme celui d'un cauchemar ayant la valeur d'une expérience hallucinatoire.

C'est la contradiction propre au conflit névrotique qui apparaît dans sa description. En effet, d'un côté ce qui se passe est une chute en abîme, une « régression »,

et de l'autre, l'événement a un « aspect inédit, il met en jeu des mécanismes non expérimentés dans l'histoire antérieure ». La notion de régression devrait signifier un retour vers un événement passé, alors que l'événement est nouveau. C'est une régression vers l'inconnu. N'est-ce pas, toutes proportions gardées, ce qui se produit à la fin de la phase de latence, non pas comme répétition du trauma œdipien, mais comme ce qui fait, rétro-activement, régressivement, de l'événement œdipien un trauma, en lui apportant quelque chose de nouveau ? Un télescopage identique fait de la torture un lieu de projection hallucinatoire, signe caractéristique de l'événement traumatique, dont on peut longtemps se demander s'il s'est réellement produit. Il doit bien s'agir de cela dans l'exemple cité, sinon le tortionnaire ne pourrait pas, comme l'écrit l'auteur, être à la fois l'agent de la « démolition » et celui à qui, ensuite, le torturé s'identifie (comme il a dû le faire avec un père) ?

On mesure, dès qu'il est question d'événements ayant une dimension politique ou sociale, à quel point le terme de traumatisme risque d'entraîner de confusions. Prêtant à équivoque, il ne peut s'employer sans précautions. En effet, bien des événements peuvent être, à juste titre, traumatisants, qu'il s'agisse d'accidents, de faits de guerre, ou d'agressions, sans que le choc causé par eux intéresse directement l'analyse. En revanche, des faits politiques en apparence, comme la dictature ou la torture, peuvent sembler s'en éloigner radicalement, et pourtant, pour certaines personnes, ils ont exactement la même fonction que celle du traumatisme en psychanalyse.

Bien plus, l'oubli temporaire dans lequel la société a laissé certains événements graves, comme les camps de concentration, ressemble à s'y méprendre au destin du traumatisme pour un individu particulier : la chose se produit aux yeux de tous et dans un silence relatif, et tout se passe comme si rien d'important ne se produisait : « C'est la guerre ! » Les circonstances sont minimisées et les témoins se taisent : la paix n'est-elle pas revenue ? Et

puis, après un temps parfois très long, une voix s'élève, et puis une autre. On se frotte les yeux. Entre-temps, quelques symptômes seulement. Insistants. Combien de temps a-t-il fallu, avant le procès public d'un Klaus Barbie ? Était-on donc si ignorant, en France, du passé national-socialiste de Heidegger ?

Tout se passe comme si la fascination pour le bourreau, au sens où l'amour occulte le trauma, avait pu tenir pendant si longtemps l'événement dans l'in-signifiant, sinon dans le silence absolu. Sinon, on ne peut s'expliquer la constance des tentatives faites pour masquer ou nier des crimes contre l'humanité, ou encore, l'on ne peut comprendre non plus comment, moins gravement, il a pu y avoir une méconnaissance de l'activité politique de Heidegger, chez des hommes qui ont pu pourtant combattre le nazisme.

C'est un tel déroulement temporel, si exactement semblable à celui de la phase de latence dans la névrose, qui autorise à faire une analogie entre le traumatisme individuel et ce qui peut fonctionner comme traumatisme fondateur pour tout un groupe social. On pourrait se demander de quel droit, et si exceptionnellement, la psychanalyse cesserait d'être strictement particulière. C'est qu'un *même événement* peut être traumatisant *pour plusieurs personnes en même temps*, et que, pour rester en effet particulier, il n'en concernera pas moins un ensemble d'individus. Ces derniers continueront sans doute à se compter un par un, peut-être d'ailleurs aussi seuls que jamais face à ce qui s'est passé, d'autant plus seuls qu'ils ne se seront pas encore rendu vraiment compte que cela est bien arrivé, et pourtant ils n'en auront pas moins des frères tout aussi muets qu'eux, et comme eux en gésine.

Il n'est donc nullement question de faire, grâce au traumatisme de l'événement, de la « psychanalyse appliquée » à la société tout entière, ou à un groupe social. Il faut seulement prendre la mesure du retentissement individuel que peuvent prendre certains faits historiques. Par exemple, lorsque meurt un grand homme,



au passé héroïque, des jeunes filles, ignorant pourtant presque tout de ce passé, pourront fondre en larmes le jour de son enterrement. Pour chacune d'entre elles, sans doute, le lutteur évoquera une figure particulière, mais c'est pourtant l'événement collectif qui semblera les toucher.

De même, toutes proportions gardées, les événements fondateurs de la psychanalyse n'ont-ils pas une fonction analogue par rapport à l'ensemble de ceux qui la pratiquent, et n'est-on pas alors en droit de parler d'une névrose infantile de la psychanalyse, si l'on peut relever les symptômes qui en témoignent ? L'ignorance concernant le trauma n'évoquera-t-elle pas la revendication au non-savoir (sinon l'ascientificité), et la latence n'impliquera-t-elle pas la marginalité du discours ?

Dans le mouvement psychanalytique, certains événements ont pu, eux aussi, avoir une valeur traumatique, reconnaissable à cette temporalité où elle ne se révèle que dans l'après-coup. La dissolution de l'École freudienne de Paris, en 1980, est sans doute le dernier événement qui entre dans ce cadre. La lettre de dissolution de l'École, signée par Lacan et écrite par son gendre, a mis un terme à une expérience institutionnelle de seize années, qui restera sans doute comme l'une des plus brillantes de ce siècle. Les intellectuels et les analystes qui, pour certains, y avaient consacré tous leurs efforts, et qui, non sans risques, s'y étaient dévoués, se sont vus d'un seul coup désavoués avec une brutalité inattendue. Ce ne sont pas seulement les conséquences de cet événement, à bien des égards dramatiques, qui permettent d'évoquer le traumatisme. C'est d'une part, l'énoncé même de la lettre qui le convoque : « Si je père-sévère... », est-il écrit. Et d'autre part le temps de latence qui lui succède authentifie sa portée : n'est-ce pas en effet l'affection portée à la personne de Lacan qui a empêché de rendre publiques des circonstances que personne n'ignorait, de la même manière que l'amour occulte le traumatisme ?

Cet épisode, pour être le dernier en date, n'est pourtant pas le premier, ni d'ailleurs le plus dramatique. Cependant, la répétition d'événements analogues attire l'attention, et si l'on est fondé à interroger la névrose infantile, on questionnera alors la relation ambiguë des psychanalystes à la question paternelle, dans ses causes, c'est-à-dire les modalités de sa transmission, comme dans ses conséquences, c'est-à-dire son statut scientifique comme sa relation au point de vue métaphysique.

## EXISTE-T-IL UNE « CRISE » DE LA PSYCHANALYSE ?

Imaginons deux psychanalystes assis autour d'une table, décidés à exposer leurs conceptions de la pratique et de ses fins. Même s'ils restent les meilleurs amis du monde, ce qui arrive à quelques-uns d'entre eux, le constat qu'ils feront le plus souvent sera celui de leurs divergences. De plus, ce ne sera généralement pas sur des points de détail que la discorde apparaîtra, mais à propos de notions fondamentales, sur lesquelles on se serait plutôt attendu à un accord facile. Cette stimulante atmosphère, évoquant facilement les saloons des villes frontières, n'épargne pas les tenants d'un même courant de pensée, pourtant portés à s'aimer par la grâce de la fraternité de groupe, et à se comprendre à la faveur de la langue de bois qui leur est commune.

Ainsi, depuis ses débuts, la saga freudienne est-elle émaillée de diverses péripéties, de scissions, d'exclusions, de départs, de protestations de fidélité et d'illustrations de la sagesse du maître, de la défense de l'opresseur plutôt que de l'opprimé : autant de postures commandées par les divergences doctrinales ou les querelles de personnes. Rien dans ces soubresauts ne permet de parler d'une crise : il s'agit des aléas ordinaires de la vie en société, quelque peu exacerbés toutefois par la nouveauté des territoires découverts, qu'il faut conquérir à l'aveugle, puisque le statut de

la psychanalyse reste toujours incertain. Quel praticien se permettra d'affirmer sans hésiter que ce qu'il fait relève de la médecine, de l'art, de la science, voire d'une nouvelle religion ?

L'analyste qui considère son acte comme celui d'un artiste se gausse du technicien du mathème, qui tire soigneusement des plans avant de dire un mot, et ce dernier rit aux larmes en pensant à la componction toute médicale de l'un de ses collègues.

Ne se moqueront-ils pas tous les trois d'un quatrième qui, se prenant ouvertement pour un nouveau Chaman, prône avec vivacité les vertus du verbe incarné ? Se querellant, mi-riant, mi-pleurant, ils n'en verront pas moins tous quatre le nombre de leurs clients s'accroître. Presque malgré eux, l'intérêt pour la psychanalyse s'amplifie, si bien qu'un jour arrive où la question de ce qu'ils font leur revient du dehors, de la rumeur que leur pratique, pourtant plutôt solitaire, a engendrée. Quand bien même ils continueraient à se chamailler – ce qu'ils font d'ailleurs sans désespérer – la question prend désormais un autre ton, car c'est alors la place du discours psychanalytique dans la société qui est interrogée.

Les officiants sont-ils prêts à en répondre, puisqu'ils sont seuls à pouvoir le faire ? Même si la réponse ne dépend que d'eux, ce n'est plus le cas de la question, et c'est en ce sens qu'il y a crise : ce qui ne préoccupait naguère qu'un petit cercle d'initiés concerne désormais un large public. Les ébats des psychanalystes, souvent peu présentables, continuent peut-être d'intéresser le journaliste, mais ils ne peuvent occulter davantage les questions de fond.

Cette crise est utile, car la découverte freudienne souffre d'un sous-emploi impressionnant. Tel qu'il est, avec son appareillage rustique, ses modalités de transmission encore incertaines, son statut nébuleux, le dispositif psychanalytique peut faire état de succès suffisamment convaincants pour qu'il lui soit assuré une place de premier plan, ne serait-ce que du point de vue

de son intérêt thérapeutique le plus immédiat. Si l'on pense à la quantité de tranquillisants et de somnifères consommés régulièrement en France, on ne peut que s'étonner de son relatif chômage technique. Encore cet avantage facile à comprendre ne prend-il pas en compte la dimension nouvelle de l'existence qu'apporte une cure à ceux qui s'y soumettent.

Mais, si crise il y a, ne met-elle pas en lumière ce qui limite actuellement l'extension de la psychanalyse, c'est-à-dire le problème de sa transmission et de la formation de ceux qui s'en prévalent ?

Parce que ces questions restent en suspens, et parce que le respect de l'éthique requis par cette pratique demeure incertain, lorsqu'elle n'est pas publiquement bafouée, il est inévitable qu'un doute s'installe concernant les psychanalystes plutôt que la psychanalyse, puisque l'intérêt pour la chose freudienne est toujours aussi grand.

La question de la « formation » des psychanalystes a été, depuis le début du siècle, un point aveugle et une occasion de discorde. Au premier temps de sa découverte, Freud était davantage préoccupé par la nécessité de se faire reconnaître et d'étendre le nombre de ses disciples. C'est pourquoi les premiers psychanalystes étaient des compagnons plutôt que des élèves, souvent peu analysés, sinon pas du tout. L'ardeur de la découverte, une sorte de sensibilité et d'honnêteté qui les amenait à se remettre facilement en cause et à reprendre autant de fois qu'il le fallait leurs analyses, de même qu'un certain génie, qui restait encore libre du poids des connaissances livresques et de la pesanteur des appareils, venaient pallier ce défaut. D'un côté, le prix de cette avancée sauvage, souvent pratiquée grâce à des transferts de bricolage, aura été lourd. Trahisons, maladies, abandons, suicides. Mais, d'un autre côté, ce qui pouvait se transmettre à l'époque ne l'a-t-il pas été ?

En somme, il s'agissait seulement de perpétuer les effets de vérité de l'« hypothèse inconsciente », et de faire en sorte qu'ils continuent de se propager, non pas

à l'aveugle – comme ils l'ont toujours fait – mais selon une technique appropriée.

À dire vrai, il faut si peu de chose pour que la découverte de l'inconscient garde son efficacité ! Il suffit qu'une certaine place soit tenue, car c'est l'inconscient lui-même qui lui donne sa force (lorsque, par exemple, cette jeune femme se décide à téléphoner à un psychanalyste, parce qu'elle est inquiète de ne plus avoir ses règles depuis six mois, celles-ci se déclencheront le lendemain de son appel, avant qu'elle ne se soit rendue à sa première séance).

Pour maintenir cette ouverture, il semble suffire d'avoir éprouvé soi-même la vérité de l'inconscient, même si l'on ne peut savoir ce qu'est cette épreuve. La rigidité du dispositif technique est telle que ses résultats ont pu continuer à se faire sentir, quand bien même ceux qui s'en faisaient les agents contredisaient dans leur doctrine la technique qu'ils utilisaient. N'est-il pas par exemple étonnant que Lacan ait dû faire autant d'efforts pour faire admettre l'importance du signifiant dans la cure, alors que le premier modèle employé par Freud, qu'il n'a jamais renié, était la « cure de paroles » ?

Le dispositif allège le symptôme et la reconnaissance de ce fait aura été le meilleur garant de la poursuite d'une expérience qui se continue d'ailleurs selon les mêmes modalités. Non sans opacité sans doute : en effet, la plupart de ceux qui la propagent, mettent en œuvre un dispositif dont, de leur propre aveu, ils ignorent le ressort, au point de soutenir parfois que c'est leur ignorance, les affects, ou l'objet, qui est le gage de leurs succès. Sans doute est-il inutile de connaître la mécanique pour conduire une voiture, ni même de savoir qu'elle comporte un moteur. Ainsi la fonction d'analyste a-t-elle pu se transmettre et le nombre de ses agents se multiplier, sinon en silence, du moins en dépit de la diversité des doctrines supposées l'explicitier.

Dans une certaine mesure, qu'il ait fait son analyse avec un kleinien, un lacanien ou un membre de

l'Internationale, un patient aura pu évaluer les effets de vérité de l'inconscient, au point de vouloir lui aussi s'en faire le servant. Comment qualifier une fonction, qui se révèle efficace, même si son ressort est méconnu ? N'est-elle pas semblable à la fonction paternelle qui, elle aussi, est opératoire, alors qu'elle est si difficile à définir ?

En effet, elle ne se réduit ni à celle du géniteur, ni à celle de l'homme qui donne son nom, et pas davantage à celle de celui qui est désiré par la mère. Si bien qu'un homme peut avoir un enfant, lui donner son nom, et participer à son éducation, et pourtant, de son propre aveu, il n'aura pas le sentiment d'être un père, mais il se considérera toujours lui-même comme un fils. Son analyse pourra d'ailleurs lui montrer le ressort de ce sentiment, par exemple s'il y apprend que son désir d'avoir un enfant aura d'abord été celui d'offrir un rejeton à sa propre mère, qui sera alors, non sans sa complicité, dans une rivalité aiguë avec sa femme. Lorsqu'un tel désir se réalise – et rien n'est plus banal – qui peut dire comment opère la fonction paternelle ? N'est-ce pas seulement l'enfant qui considérera son géniteur comme un père, s'il le faut malgré celui-ci ? Ainsi, en dépit de cette localisation unilatérale, la fonction se trouve perpétuée de l'enfant à l'enfant, sautant, grâce à un mythe paternel, par-dessus le dos du vivant.

De même, la fonction de l'analyste a pu perdurer à l'aveugle, d'analysant en analysant, plutôt que d'analyste en analyste, alors que le savoir supposé rendre compte de cette extension piétinait. La « formation » de l'analyste n'est-elle pas alors seulement la reconnaissance des effets de vérité d'une cure individuelle, lorsqu'elle est menée jusqu'à un certain terme ? Si c'est le cas, aucune association professionnelle ne pourra prétendre qu'elle assure la qualification de ses membres. Elle se contentera d'entériner par ouï-dire une pratique dont la qualification n'aura pas dépendu d'elle.

Sans doute est-ce cette difficulté de l'institution à évaluer et à garantir la qualification de ses membres,

qui a entraîné une distinction entre analyse personnelle et analyse didactique, la première étant supposée thérapeutique, alors que la seconde est destinée principalement à la formation. Une telle différenciation n'est pas le fait de Freud, et elle entraîne plus d'inconvénients que d'avantages.

On peut comprendre le souci de ne pas laisser faire n'importe quoi au nom de la psychanalyse. Cependant, il n'existe qu'une seule modalité de l'analyse, qui a, en même temps que des effets thérapeutiques, une éventuelle dimension didactique. De plus, la distinction entre les analystes didacticiens et ceux qui ne le sont pas met en place une hiérarchie dont les effets nuisent finalement à l'analysant. Si bien qu'un didacticien, justement parce qu'il occupe une position de pouvoir, se trouvera plus mal placé qu'un autre pour conduire une cure, parce que son patient attendra de lui un titre plutôt qu'une analyse, et que, par conséquent, il sera de préférence porté à montrer combien il est un bon garçon, conforme aux standards, comme à ne rien révéler de ce qu'il pourrait y avoir de tordu dans son comportement ou seulement dans ses rêves. Il ne se censurera pas forcément d'ailleurs par calcul : son inconscient le fera pour lui, puisque le désir de réussir fait partie de ce qui l'agite.

Le système de formation de l'IPA s'est progressivement mis en place jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, et il n'a pratiquement pas évolué depuis. L'Internationale a été créée en 1910, au Congrès de Nuremberg, à l'instigation de Ferenczi et de Freud lui-même. Il s'agissait seulement alors « d'instruire et de dissuader... », c'est-à-dire à l'époque, de protéger l'œuvre de Freud au nom d'un centre habilité à le faire. L'institutionnalisation ne commence que dix ans plus tard, lorsque apparaît le premier institut de formation à Berlin, fondé par Eitington et Abraham. Un comité international promut alors des règles auxquelles tous les instituts locaux devaient se conformer.